



Rabindranath Tagore Là où tout a sa place

L'écrivain indien (1861-1941), Prix Nobel 1913, doué dans tous les genres, était un grand moderne dont la quête d'harmonie est toujours actuelle. Une belle anthologie le rappelle

FLORENCE NOIVILLE

Entendu récemment : « Vous travaillez sur qui ? Tagore ? Vous voulez dire Pythagore ? » Non, pas l'auteur du théorème, le grand écrivain indien. Pas la Grèce, le Bengale.

C'est là, dans cette autre pépinière de penseurs et d'artistes, qu'est né celui que Gandhi nommait « la sentinelle de l'Inde ». En 1861. Là aussi qu'il est mort, 80 ans plus tard. Rien de moins borné pourtant que l'intelligence humaniste, libre et merveilleusement universelle de Rabindranath Tagore. Rien de moins daté. « Le considérer comme désuet serait aussi absurde que nier le modernisme de Hugo ou Balzac », écrit Fabien Chartier

dans la préface du « Quarto » qui lui est aujourd'hui consacré.

Avant-gardiste et pour tous les temps, Tagore est un moderne dans l'âme. Qui veut tout voir, sait tout faire. Enfant, il déteste l'école, s'y sent comme « un lapin en laboratoire ». « Grandir à ciel ouvert » sous les pics de l'Himalaya, voilà son idéal. A 8 ans, il écrit des poèmes. Plus tard, il s'enfuit de l'University College de Londres, goûte aux délices du vagabondage, fonde une école expérimentale, prône l'indépendance de l'Inde, arpente le monde, dessine, peint, compose – des milliers de chansons, et même les hymnes nationaux de l'Inde et du Bangladesh ! Jamais il ne cesse d'écrire : 18 000 pages, soit près de 300 titres en bengali, poèmes, théâtre, souvenirs, récits de voyages, essais, nouvelles et romans dont beaucoup seront portés à l'écran par le grand réalisateur Satyajit Ray (1921-1992).

Rien d'attendu dans sa prose. Prenez *La Maison et le Monde* (1915), ce merveilleux

portrait d'une femme « confinée » dans la sphère domestique : c'est poussée par son propre mari que Bimala découvre les fièvres de la politique et celles de la passion. Même chose dans *Le Receveur des postes* : qui est vraiment cet homme de Calcutta dont tout laisse croire qu'il sera le sauveur de Ratan, l'attachante intouchable ? Tout est dit avec trois fois rien. La phrase est pure, claire comme le cristal et le cœur se serre. Quelle modernité pour l'époque !

En Europe, c'est l'émerveillement. « Ses traductions m'ont fait plus d'effet que quoi que ce soit d'autre depuis des années », note William Butler Yeats. Saint John Perse chante les louanges de ce « grand vieillard pèlerin au charme délicat et à la distinction très sûre ». Gide traduit *L'Offrande lyrique* (NRF, 1914). Janacek, Milhaud s'en inspirent. En 1913, Tagore est le premier non-Occidental à obtenir le prix Nobel de littérature. Et puis, il tombe dans l'oubli. Une relégation qui, comme le note encore Fabien Chartier, « en dit long sur notre incapacité, au-delà des effets de mode, à recevoir les offrandes venues de l'étranger ».

Quelle chance de le redécouvrir aujourd'hui. Il faudrait, certes, une thèse pour appréhender la dimension de son œuvre, mais ce florilège – qui comprend même un cahier de reproductions de ses peintures – en offre un bel échantillon. Non seulement toutes les formes y sont représentées, mais aussi tous les thèmes chers à Tagore. En vrac et à titre d'exemple (nous sommes dans les années 1910 et même avant), la nécessaire et urgente émancipation des femmes : « *L'existence de Kamala était celle d'un poisson emprisonné dans un étang bourbeux, trop peu profond.* » La critique visionnaire d'un ca-



pitalisme qui perd la tête : *« Il n'y a pas de limites à l'acquisition matérielle. La civilisation européenne, mettant l'accent sur cette accumulation, oublie que la*

meilleure contribution individuelle au progrès humain est le perfectionnement de la personnalité. » L'omniprésence du sacré : *« Le poison de la vie de ce monde est neutralisé dès que nous comprenons que celui-ci est enveloppé par le divin. »* La sensualité, l'amour, la joie, le mystère... : *« Puissé-je savoir, avant de la quitter, pourquoi cette Terre m'a pris dans ses bras. »*

Tagore n'a rien d'un illuminé. Ni d'un gourou. Il est très « matter of fact », terre à terre, lorsqu'il se demande comment bouter les Anglais hors de l'Inde, utiliser l'éducation pour progresser vers un monde plus équilibré, dépasser les antagonismes des hindous et des musulmans ou coexister dans la Nature avec tous les vivants dans un état d'éveil et d'oubli de soi. C'est la grande force de son œuvre, qui sait être pratique et mystique. Tagore croyait à la réconciliation des contraires, Orient et Occident, servitude et liberté, visible et inconnaissable. C'est en cela que ses pages sont précieuses. *« On ne voit en Europe que deux périodes de la vie humaine, écrit-il : la période de la préparation et celle du travail. On dirait une droite continuée jusqu'à l'épuisement. »* Un épuisement tel qu'il vous *« fait tomber le pinceau des doigts »*. L'artiste, lui, poursuit la ligne et, de son geste gracieux, la fonde dans un infini où *« tout a sa place »*.

Que l'on « y croie » ou pas, lire Tagore est un voyage intérieur entre *« les cimes de la vie »* et *« les frayeurs des ténèbres »*. En *« ces temps sans pitié »*, ses mots nous bercent. Ils ont la cadence apaisante, la douceur vraie de la prière. ■

ŒUVRES,

de Rabindranath Tagore,
 multiples traducteurs de l'anglais et du bengali, édité par Fabien Chartier, préface de Saraju Gita Banerjee et Fabien Chartier, Gallimard, « Quarto », 1 646 p., 31 €.

Signalons, du même auteur, la parution en poche de Kabuliwallah et autres histoires, traduit du bengali par Bee Formentelli,

Tout est dit avec trois fois rien.
La phrase est pure, claire
comme le cristal et le cœur
se serre. Quelle modernité
pour l'époque !